

LE PETIT LIEUTENANT

DE XAVIER BEAUVOIS

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2005 - 1h50

Réalisateur :
Xavier Beauvois

Scénario :
X. Beauvois, Guillaume Bréaud, Jean-Eric Troubat, avec la collaboration de Cédric Anger

Image :
Caroline Champetier

Montage :
Martine Giordano

Interprètes :
Nathalie Baye
(Commandant Vaudieu)
Jalil Lesper
(Antoine Derouère)
Roschdy Zem
(Solo)
Antoine Chappey
(Louis Mallet)
Xavier Beauvois
(Nicolas Morbé)
Jacques Perrin
(Clermont)
Jean-Charles Dumay
(Juge d'instruction)
Patrick Chauvel
(Patrick Belval)



SYNOPSIS Jeune lieutenant de police formé en province, Antoine est affecté dans un commissariat parisien. Il travaille sous la direction du Commandant Vaudieu, séduisante quinquagenaire revenue aux affaires après avoir traversé un drame familial. Ces deux êtres vont apprendre à se connaître au cours d'une enquête sur le meurtre de plusieurs SDF.

CRITIQUE

Espoir de sa génération de cinéastes (il est âgé de 38 ans), auteur du très aride et magistral *Nord*, puis du très remarqué et remarquable *N'oublie pas que tu vas mourir*, Xavier Beauvois n'avait pas donné signe de vie depuis près de cinq ans, quand sortait sur les écrans son troisième long métrage, *Selon Mathieu*. C'est sous les auspices d'une fiction policière bien française qu'il fait son retour avec *Le Petit Lieutenant*, un film inégal mais très personnel et bien plus complexe que n'en donne à voir sa surface. L'intrigue, relativement simple, est celle de l'entrée dans la vie adulte d'Antoine, un jeune provincial (Jalil Lespert) qui,



après avoir été reçu au concours d'entrée de la police nationale, fait ses premières armes à Paris, sous les ordres du commissaire Caroline Vaudieu (Nathalie Baye). Ancienne alcoolique, cette femme à poigne a tout juste le temps de se prendre pour lui d'une affection mi-amoureuse mi-maternelle que le petit lieutenant tombe dans un coma profond, grièvement blessé lors d'une de ses premières missions.

Le cœur de ce film, dont le titre fait écho au quatrième long métrage de Jean-Luc Godard (*Le Petit Soldat*), se déroule dans ce commissariat parisien dont Xavier Beauvois dépeint l'activité de manière quasi documentaire tout en s'en servant comme creuset théorique pour inscrire son film dans une tradition référencée. Chargé d'imaginaire cinéphile, ce lieu générique est celui où se télescopent les histoires de ces deux personnages, qui portent chacune un film différent.

D'un côté, et d'abord, l'histoire d'Antoine : l'accomplissement de son rêve de devenir flic, nourri par une envie de s'arracher à l'ennui de la vie de province. On le découvre le jour de son intégration au corps de la police, dans une série de très belles scènes géométriquement chorégraphiées, presque abstraites, d'abord dans un amphithéâtre où sont réunis tous les nouveaux reçus, puis à l'extérieur, dans la parade qu'ils exécutent après leur affectation. On suit son intégration à l'équipe du commissariat parisien, plutôt facile, son apprentissage enthousiaste d'un quotidien pas toujours exaltant.

La fiction chez Beauvois se niche dans les détails, dans les affiches de cinéma – des *400 coups*, de *Podium*, d'*Un Flic*, d'*Il était une fois en Amérique* – dont il tapisse les murs du commissariat ou du café du coin, donnant ainsi de la grandeur aux rêves de ses petits personnages. On devient flic comme on devient cinéaste, parce qu'on a trop aimé voir des films. Et seulement après, apprend-on à composer avec le réel.

Cet «après», c'est le personnage de Nathalie Baye qui l'incarne, dont le passé opaque se dévoile à mesure que s'affirme son attachement pour Antoine. Induit par sa blessure, le glissement du petit lieutenant hors de l'action survient de manière aussi abrupte que la disparition d'Anna dans *L'Avventura*, d'Antonioni et, au milieu du film, c'est au commissaire Vaudieu que revient de prendre le relais du rôle principal. (...)

Isabelle Regnier
Le Monde - 16 novembre 2005

Police judiciaire, groupe crim' : à ne pas confondre avec la brigade criminelle (la crim'), qui «ne s'occupe que de VIP». A la PJ, on peut enquêter des semaines sur la mort d'un clochard repêché dans la Seine, comme le montre par le menu ce quatrième film de Xavier Beauvois. La police côté cour, donc, et cour des Miracles, souvent. La routine, si brutale puisse-t-elle nous paraître, notamment quand elle consiste à suivre une autopsie comme à l'étal du boucher. Le style Beauvois appliqué au polar est là : après un

important travail de documentation, le cinéaste de *Selon Matthieu* nous immerge au ras du quotidien des flics, mais sans jouer l'habitué qu'il n'est pas. Un peu comme dans les documentaires sidérés de Depardon sur la justice, chaque détail devient ainsi curiosité, spectacle, voire source d'effroi.

Une impression accentuée par le fait qu'on suit un personnage de novice, Antoine. (...) Le film raconte sa première enquête dans l'équipe du commandant Vaudieu, qui, elle, est une revenante. Ancienne peintre et ancienne alcoolique, elle a dû renoncer au «terrain» pendant deux ans.

Ses débuts à lui, sa dernière ligne droite à elle : un passage de relais s'opère, mais pas dans le sens qu'on pourrait croire. Le premier mouvement du film est pour le jeunot (Jalil Lespert, très bien), la suite est pour la pro (Nathalie Baye à son meilleur), dont on aperçoit peu à peu les failles toujours béantes. Car le réalisme n'empêche pas le développement de personnages forts. Ce ne sont pas des flics «génétiques», une espèce qui nous resterait étrangère. Ils font leur travail de leur mieux, à l'image de l'immensité des gens qui en ont un. On peut y voir des projections de l'auteur dans cet univers, et on peut facilement se projeter en eux. En lui, Antoine, plein de ces illusions dont il reste des traces chez le commun des mortels ; en elle, Vaudieu, qui ressemble à tous ceux qui ont eu du chagrin.

Leur investigation croisant les misères de la rue, *Le Petit Lieutenant* est aussi un bulletin de santé de



la société - particulièrement âpre, sans doute parce que la fréquentation prolongée d'un commissariat n'incite pas vraiment à l'euphorie. Concernant la part de pure fiction, c'est encore plus terrible : l'idéalisme est voué à l'échec, les jeunes sont vulnérables, inaptes à la survie, les vieux increvables, mais c'est pour voir se répéter leurs pires heures. Et pourtant le film demeure accueillant, voire chaleureux, vu l'attention bienveillante accordée à chaque personnage, du plus charismatique (Roschdy Zem) au plus réac (le réalisateur lui-même). Surtout, en misant sur l'énergie d'un vrai cinéma d'action, Beauvois parvient à remonter la pente tragique de son récit, et atteint en bout de course une forme d'apaisement, presque une sagesse.

Louis Guichard
Télérama n° 2914 - 19 nov. 2005

ENTRETIEN AVEC XAVIER BEAUVOIS

Pourquoi ce film-là devait se passer dans le milieu de la police ?

C'était d'abord l'envie de me frotter à l'idée du film de genre, comme le polar. Et le sujet sur l'alcool n'est pas facile à caser, à produire : donc si on peut mettre un sujet comme celui-là dans un polar, ça permet de noyer l'histoire... Au début, je me suis intéressé aux voyous. J'en ai vu quelques-uns, mais je les ai trouvés trop paranos. La prison, ça les rend compliqués comme garçons. Ensuite, des flics m'ont confirmé que les beaux voyous n'existent plus vraiment. Il ne reste que quel-

ques braqueurs de fourgons et des proxénètes russes. La grande délinquance est en col blanc. C'est fini l'époque des Mémé Guerini, des Francis le Belge, des voyous à l'ancienne. Maintenant, tout le monde balance tout le monde. Donc je suis allé voir les flics et j'ai passé beaucoup de temps avec eux au quotidien. Je n'avais pas prévu que ce serait aussi intéressant comme métier : ça me convient très bien, ça m'a beaucoup excité. Mais je n'y connaissais rien, c'était une découverte totale. Au début, les flics ne m'ont pas montré grand-chose puis, plus ça allait, plus on est devenu potes, plus je suis allé loin.

Qu'est-ce qui t'a surpris le plus chez les flics ?

Le côté normal de ces gens-là, très peu pervers comparés aux artistes, aux gens de cinéma que je connais. Les flics sont des gens assez carrés, assez simples, sans le côté cow-boys qu'on voit dans tous les films. Des gens normaux, qui vont déposer leurs enfants à l'école avant de prendre leur flingue et d'aller au boulot... Mais comme ils voient des choses assez immondes, ils font un peu les poubelles de la société. Du coup, ils sont tous dotés d'un certain sens de l'humour, sans lequel ils ne pourraient pas survivre - comme les médecins et les reporters de guerre. Et ils ont toujours des trucs intéressants à raconter. Au début, en écrivant le scénario, je racontais à mes copains les expériences que je vivais en débutant dans la police : je passais pour

un lieutenant, donc je découvrais avec les yeux d'un novice. Puis je me suis demandé pourquoi je ne raconterais pas ce que je vois ; c'est là que j'ai eu l'idée de prendre comme héros un type qui sort de l'école, qui choisit un bon poste, qui arrive et qui découvre. On peut alors découvrir avec lui.

Pourquoi, dans le cinéma ou à la télévision, la police est-elle représentée si différemment de ce qu'on voit dans ton film ?

La majorité des gens des séries télé n'ont jamais foutu les pieds dans un vrai commissariat, donc s'imaginent des trucs : c'est du grand n'importe quoi. L'autre jour, je voyais une série : les flics sortaient du commissariat avec leur brassard «police» comme des zombies ; mais le brassard police, c'est quand tu arrêtes quelqu'un, tu le mets pour qu'on ne te confonde pas avec un voyou. Alors qu'au quotidien, le but est que tu sois en civil, qu'on ne te reconnaisse pas. Donc par quel miracle peuvent-ils tous sortir d'un commissariat avec leur brassard ?! Les gens s'inspirent des films qu'ils ont vus, qui eux-mêmes se sont inspirés de bouquins, des bouquins qui se sont inspirés de films - et comme tout le monde s'inspire de tout le monde mais que personne ne retourne à la source, on en arrive à des trucs abracadabrants. C'était un luxe pour moi d'y aller toutes les semaines, de boire des coups, manger, discuter, parler au téléphone avec les flics. Tout ce temps passé avec eux permet de tout comprendre du métier. Mais il faut



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

pour ça que tu deviennes un flic tout de suite - sinon, tu ne peux aller nulle part avec eux. Le truc, c'est d'immédiatement s'habiller et parler comme un flic, pour que tout le monde te prenne pour l'un d'eux, que tu puisses assister à tout leur quotidien. Tu peux alors essayer de saisir ce sentiment : qu'est-ce que c'est que d'être flic, comment se comporter, comment vivre ?

Sur cette trame policière, ton film se fiche ensuite des codes narratifs du «film policier».

Il n'y a pas de code pour le métier de cinéaste : on fait ce qu'on veut. Mais j'ai respecté la logique de ce que j'ai vu. C'est pour ça que j'ai pris une affaire anodine : dans la réalité, il y a beaucoup d'affaires minables, des crimes à 300 euros, pas du tout glamour comme dans les autres films.

Un certain désenchantement traverse tout le film...

Je veux toujours que mes films reflètent l'état de la société à ce moment-là. Les jeunes sont désenchantés, ils ne savent plus pour quoi voter - faut voter oui, faut voter non ? Tu ne comprends rien, il y a la guerre, les attentats, la misère, techniquement on ne voit pas vraiment ce qu'on pourrait encore nous inventer tellement on a tout - la télé dans la poche, sur son portable, tout le monde voyage... De plus en plus de jeunes fument ou boivent de plus en plus tôt parce qu'ils ne croient en rien. Je veux que le film ait la même odeur que la société. Si elle

change, dans 50 ans le film sera toujours un témoignage de l'odeur de la société à cette époque-là. Dans **N'oublie pas que tu vas mourir**, j'avais insisté pour mettre la date au générique. Et le SIDA est toujours là. (...)

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

C'est lors d'une conférence à Calais que Xavier Beauvois, passionné de cinéma alors en classe de terminale, rencontre Jean Douchet, critique et cinéaste respecté. Ce dernier lui donne une chance de s'extirper du milieu ouvrier auquel il semble promis en l'invitant à Paris et en l'encourageant à s'engager dans le cinéma. Beauvois déclarera plus tard : «Le cinéma m'a sauvé la vie ! (...) ce n'est même pas un métier, c'est une passion. Quand je pense à mon enfance, à d'où je viens, à ce que j'aurais pu faire là-bas... ce n'était pas possible, il fallait que je sorte de là...».

Il débute en assistant réalisateur avec André Techiné sur **Les Innocents**, et Manoel de Oliveira pour **Mon cas**, avant de faire ses premières armes de réalisateur avec un court-métrage, **Le Matou** (1986). Il franchit le pas du long-métrage trois ans plus tard avec **Nord**, où il évoque le Pas-de-Calais à travers la désintégration d'une famille incapable de communiquer.

Après un séjour à la Villa Médicis, lieu de résidence et de travail

pour artistes sous la tutelle du Ministère de la culture, il réalise en 1995 **N'oublie pas que tu vas mourir**, chronique désenchantée et romantique à la fois d'un étudiant apprenant sa séropositivité, qui lui vaut le Prix Jean Vigo et le Prix du Jury au Festival de Cannes. Acteur à l'occasion, pour Michel Deville, Jacques Doillon et Philippe Garrel (**Le Vent de la nuit**), entre autres, il signe en 2001 **Selon Matthieu**, avec Benoît Magimel et Nathalie Baye, à qui il offrira l'un des deux rôles principaux du **Petit lieutenant**. (...)

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
Le matou	1986
Longs métrages :	
Nord	1992
N'oublie pas que tu vas mourir	1996
Selon Mathieu	2001
Le petit lieutenant	2005

Le désert à l'aube
Prochainement

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°557
Fiches du cinéma n°1804/1805